

Les matins chez les Sheridan sont réputés pour être bruyants et chaotiques, avec une mention spéciale pour les lundis, particulièrement désastreux. La journée d'aujourd'hui n'échappe pas à la règle.

— Yazz, ouvre la porte ! je crie.

Cela fait dix minutes que je suis devant la salle de bains que je partage avec ma petite sœur. Je vais être en retard.

J'adore ma sœur et, à part les matins de semaine, on s'entend plutôt bien. Je ne peux pas dire que je tuerais pour elle, mais je serais prêt à l'aider à enterrer un cadavre. Pour l'instant, cependant, Yasmine Sheridan est la personne que je veux tuer.

— Je jure devant Dieu, Yasmine, que si tu n'ouvres pas cette porte d'ici deux minutes, je la défonce.

— Kai ! crie maman depuis le rez-de-chaussée. N'invoque pas le nom du Seigneur en vain.

Je lève les yeux au ciel. Comme si c'était important, là, maintenant. Mais je garde ma remarque pour moi, parce que je n'ai vraiment pas de temps pour une dispute théologique avec maman – c'est réservé au dimanche matin, quand je refuse d'aller à l'église.

Je frappe à nouveau à la porte et elle s'ouvre à moitié. Yazz sort de la pièce dans un nuage de vapeur et me fixe d'un regard exaspéré.

— Si tu te levais plus tôt, on n'aurait pas à faire ce cirque en permanence. La gestion du temps est la clé d'une vie réussie.

Yazz a treize ans, mais la personnalité d'une femme d'âge mûr qui aboie sur les enfants du quartier pour qu'ils quittent sa pelouse.

— Dans quelques mois, quand tu iras à l'université, je ne serai pas là pour t'aider. Donc on va travailler là-dessus, d'accord ?

Elle me donne une tape sur l'épaule comme pour m'encourager. Le temps que je trouve une réponse appropriée, il est trop tard. Elle a refermé la porte de sa chambre et je reste planté là, comme un enfant qui vient de se faire enguirlander. Qui pourrait croire que j'ai quatre ans de plus qu'elle ?

— Le petit-déjeuner est prêt, crie papa.

— Je dois encore prendre ma douche ! je lance.

— Tu vas être en retard, Kai. Donny ne va plus tarder.

— Je sais, maman !

Marmonnant dans ma barbe, j'entre dans la salle de bains. J'ouvre le robinet pour ne recevoir qu'un filet d'eau tiède. Oui, c'est le printemps et on est en Californie, mais j'aime mon eau comme mon café : presque brûlante.

Dix minutes plus tard, je suis un homme neuf. Faute de temps pour me raser, je suis réduit à espérer que les professeurs ne me puniront pas pour ça. Une serviette autour de la taille, je cours jusqu'à ma chambre pour enfiler rapidement mon uniforme : pantalon beige et chemise blanche impeccable. La Fairvale Academy est flexible sur un grand nombre de sujets, mais le code vestimentaire est un point sur lequel l'école n'est pas prête à bouger.

Je cherche ma cravate parmi les piles de vêtements qui jonchent le sol de ma chambre. Je ne suis pas la personne la plus ordonnée du monde, ce qui me vaut d'innombrables

sermons de la part de mes parents. Mais je considère que dans l'intimité de ma propre chambre, j'ai le droit d'être moi-même, notamment en oubliant à l'occasion de mettre mes vêtements sales dans le panier à linge.

Je déniche la cravate rayée pourpre et blanche. Il est étrange que l'emblème de l'école soit deux aigles stylisés, étant donné que notre mascotte est le puma, mais c'est la Fairvale Academy, donc on ne se pose pas trop de questions. Venant d'un collège public, j'ai mis un peu de temps à m'habituer à l'uniforme de ce lycée privé. J'aurais préféré porter un jean et un tee-shirt.

Je récupère mon blazer là où je l'ai jeté vendredi après-midi. Je grimace en constatant qu'il est froissé et j'essaie de lisser le tissu. Mais il n'y a tout simplement pas moyen de sauver cette monstruosité bleu marine toute terne.

Je descends les marches deux à deux. À la maison, on observe la politique du « sans chaussures ». Résultat, mes pieds en chaussettes glissent sur le parquet et je ne parviens à éviter la chute qu'en m'agrippant à l'îlot de la cuisine.

— Un jour, tu vas finir par casser quelque chose, me prévient maman.

Habillée et prête pour la journée, elle est assise à l'îlot, occupée à lire le journal sur son iPad. Ses cheveux teints en blond sont tirés en queue-de-cheval. Des pancakes confectionnés par papa s'empilent sur son assiette et mon estomac gargouille.

— Tu ferais mieux de te dépêcher de manger, *boytjie*, me lance papa.

Il a conservé son accent sud-africain bien qu'il vive aux États-Unis depuis presque deux décennies maintenant. Ma mère est blanche, mon père, métis. Quand j'étais plus jeune, je ne comprenais pas les regards qu'on posait sur eux, sur moi, mais maintenant si. Les gens ont une idée préconçue

de l'amour et celui de mes parents ne correspond pas à leur vision idéale. Papa ne cesse de répéter que les racistes sont des gens tristes qui essaient de transformer le reste du monde à leur image. Leur haine est quelque chose qui devrait leur valoir notre pitié parce qu'elle les empêche de vivre pleinement leur vie.

Mon téléphone vibre. Je le sors de ma poche et j'ouvre le tchat du groupe des trois mousquetaires avec Donny et Priya. Après avoir terminé le livre de Dumas, l'été dernier, je les ai convaincus de regarder le film avec moi. La devise « Un pour tous, tous pour un » était tellement extra qu'elle semblait faite pour nous.

Je fais défiler les mêmes que Donny a partagés hier soir et trouve le texto qui m'annonce qu'il est là.

— Pas le temps, je réplique en me dirigeant vers le placard où maman range les barres de céréales.

Elle s'assure que nous en avons toujours en réserve parce que la plupart des matins, j'ai tendance à être en retard. Je déchire l'emballage et prends une grosse bouchée.

— C'est de toi qu'il tient le gène de la grasse matinée, mon chéri, lance maman à papa.

— Moi, j'ai une excuse. Mon corps ne s'est pas adapté à ce fuseau horaire.

— Ça fait vingt ans. Je pense que cette excuse n'est plus valable.

Maman et papa se sont rencontrés quand elle faisait du bénévolat dans une église en Afrique du Sud. Il se trouve que papa fréquentait cette même église. Ils sont tombés amoureux et, comme on dit, vous connaissez la suite.

— Salut ! je lance en déguerpissant de la cuisine.

Je m'arrête à la porte pour enfiler mes chaussures d'école, prendre mon sac à dos sur le crochet et avaler le reste de la barre de petit-déjeuner.

— Passe une bonne journée, me jette papa.

— Je t'aime, ajoute maman.

— Moi aussi, je réplique, la bouche encore légèrement pleine.

Je sors de la maison et me dirige vers la voiture de sport qu'un adolescent ne devrait pas avoir le droit de posséder. Je grimpe sur la banquette arrière. Donny conduit et Priya occupe le siège avant.

— Donny, quand tu seras à Caltech, invente un réveil qui me réveillera vraiment, je déclare en guise de salut.

Donny et Priya ont déjà été acceptés dans les universités de leur choix. D'ici quelques mois, Donny s'en ira à Pasadena et Priya, à Ucla. J'attends actuellement une réponse de Tisch. Chaque fois que je pense que mon rêve est en jeu, j'ai la tête qui tourne. D'un jour à l'autre, je saurai si j'ai été retenu.

C'est triste de penser que ces routines matinales ne vont pas tarder à se terminer. Donny et moi, on s'est rencontrés en seconde et, depuis, on est les meilleurs amis du monde. Priya nous a adoptés quelques jours plus tard, au motif que sans elle, Donny et moi serions de pauvres petits moutons égarés. On ne l'a jamais admis, mais elle avait probablement raison.

— Il y a un moyen, ironise Priya. Ça s'appelle la volonté.

— Tu parles comme Yazz.

— La Force est puissante en celui-là, déclare Priya.

— Priya nous a encore fait regarder *Star Wars*. (Donny croise mon regard dans le rétroviseur.) Tu aurais dû venir avec nous.

— Nan, vous avez besoin de vos soirées à vous, j'objecte.

— Si un cinéma projette l'un des *Star Wars*, je suis obligée d'y aller, c'est évident, dit Priya. C'est une tradition familiale. Mon père a littéralement fait en sorte que ce

soit le premier film dont je me souviens. Mon père est pour le moins dévoué.

— Ta mère veut toujours qu'il se débarrasse de sa collection de figurines ? je demande.

Priya ricane.

— Je pense que ça ne sera possible que s'il meurt. Il y a trois choses que mon père aime plus que tout au monde : sa famille, son travail et sa collection *Star Wars*.

— Mon père est pareil avec Manchester United, je dis. Ce week-end, il s'est réveillé à 3 heures du matin pour les voir se faire écraser par Chelsea.

— J'aimerais que mon père ait un hobby, murmure Donny. Comme ça, il ne me harcèlerait pas tout le temps à propos de mes notes. Il veut que je m'améliore en maths.

— Impossible, je fais. Avant toi, je ne savais même pas que quelqu'un pouvait atteindre des sommets pareils en maths.

Donny s'esclaffe.

— Bosse des maths et nom de famille naze, deux traditions chez les Duckworth¹. (Il se retourne pour me regarder quand on s'arrête à un feu rouge.) Tu as fait tes devoirs ? J'ai galéré sur les deux dernières équations.

— S'il te plaît, Donald. Ne ruine pas la matinée de Kai en lui causant maths.

Ma nullité en la matière est une blague récurrente entre mes amis, tout comme le test légendaire où je n'ai eu qu'une équation de juste... Une réussite si vous voulez mon avis.

Priya a le droit de l'appeler Donald, mais personne, absolument personne, n'est autorisé à utiliser son nom complet : Donald Duckworth IV. Je ne plaisante pas, ce nom de famille s'est transmis d'une génération à l'autre comme un précieux héritage. Attention, spoiler : ce n'en est pas un.

1. Le nom de Duckworth pourrait se traduire littéralement par « Valeur de canard ». (N.d.T.)

Priya me regarde.

— Au fait, tu as fini ton script ? C'est aujourd'hui, la date limite, non ?

Je gémis.

— Il m'en reste un peu à finir au déjeuner. Je crois que j'ai un rencard avec le laboratoire d'informatique.

Pour chacune des pièces que nous étudions, ma professeure d'art dramatique, Mme Henning, propose à ses élèves d'écrire une pièce de théâtre basée sur celle qu'on travaille en cours. La limite pour *Roméo et Juliette*, c'est aujourd'hui, après le déjeuner. Je n'ai toujours pas de fin. Toutes mes idées se sont envolées et j'ai passé des heures à fixer un curseur clignotant, la page vide faisant écho au vide de mon esprit. Mais c'est maintenant ou jamais. L'année dernière, j'ai failli être sélectionné : ma version modernisée de *Hamlet* s'est classée à la deuxième place. Cette année, je veux être choisi. C'est l'un de mes objectifs de terminale.

— Ça va être juste.

— Tu n'as pas besoin de me le dire, Priya, je proteste.

Priya n'autorise que ses amis à l'appeler par son diminutif. Elle affirme que c'est une récompense pour tous ceux qui ont pris le temps et fait l'effort d'apprendre à prononcer son nom complet correctement. S'il y a une chose que Priyanka Reddy ne tolère pas, c'est bien la paresse. Donny n'est que Donny pour tout le monde – il est donc tout le contraire de sa belle. Peut-être qu'ils sont vraiment faits pour être ensemble.

— Ça n'avance toujours pas ? demande-t-il.

Je ferme les yeux.

— À chaque mot, j'ai l'impression qu'on m'arrache une dent. Je ne suis juste pas inspiré. Reraconter *Roméo et Juliette*, c'est difficile.

Surtout que je n'ai pas d'expérience question rencards, je m'abstiens d'ajouter.

— Mais je suis déterminé. Il faut que je gagne cette année.

— C'est le potentiel qui compte. Je suis sûr que Henning recherche ça plutôt que la perfection. Tu as du talent. Ça va être génial !

Priya ouvre la boîte à gants et trouve sa trousse de maquillage. Bien que ce soit la voiture de Donny, c'est aussi une partie de notre groupe. La Quackmobile contient des petits morceaux de chacun de nous.

À dire vrai, la famille de Donny a de l'argent à ne savoir qu'en faire. Quand on parle de « vieilles fortunes », la famille Duckworth fait partie de la liste. Pour l'anniversaire de Donny, l'année dernière, ses parents lui ont acheté cette magnifique Mustang rouge, avec des bandes de course en prime. Au début, Donny était ravi mais quand il a vu la plaque d'immatriculation, il a fait la moue et refusé catégoriquement de la conduire. Bien sûr, Priya et moi l'avons convaincu du contraire, car qui se soucie d'une plaque d'immatriculation à la noix, de toute façon ? Et à compter de ce jour, les trois mousquetaires ont eu un destrier à monter.

On se gare sur le parking de l'école après un rapide trajet de dix minutes. Ma maison est la plus proche du bahut – elle ne se trouve pas dans une communauté fermée –, c'est pourquoi on passe me prendre en dernier.

— Oh, le dernier numéro de l'*Herald* est sorti, annonce Priya en regardant son téléphone.

— Pour quelqu'un que tu détestes, tu suis plutôt assidûment les éditoriaux de Shannon.

— Je peux détester la personne mais apprécier son travail, réplique-t-elle en me fusillant du regard. Je suis un être complexe.

— Il y a quelque chose d'intéressant dans ce numéro ? demande Donny, pour changer de sujet.

— Une interview avec la dernière ex de Bryson.

— Qui a proposé à Bryson de sortir avec elle, la semaine dernière ? je demande.

— Isabella, de mon cours de biologie, répond Priya.

— Laquelle ?

Il y a quatre filles de terminale qui s'appellent Isabella.

On descend de la Quackmobile et Priya ouvre son Instagram. Elle clique sur #SorsAvecMoiBrysonKeller et nous montre une photo. D'une brune et de Bryson.

— Isabella Mendini, précise Priya en ramenant l'écran vers elle avant de soupirer. Il ne devrait pas être légal d'avoir la structure osseuse de Bryson.

Elle n'a pas tort. Bien sûr, mon admiration n'existe que de loin et en secret. Mon cœur bat pour un autre.

Comme si mes pensées l'avaient convoqué, mon béguin non partagé apparaît à l'horizon. Isaac est grand, avec des cheveux blonds bouclés et des yeux bleus qui m'évoquent l'océan. Son blazer jeté sur l'épaule, il tient un ballon de football sous le bras. Quel besoin a-t-il d'un ballon de foot pour aller à l'école ? Qui sait ? Mais ce n'est pas inhabituel, venant d'Isaac.

On se dirige vers l'entrée de l'école, en étudiant le chaos qui nous entoure. Depuis le début du pari, les lundis matin sont devenus un cirque. Une foule s'attarde à l'entrée, constituée principalement de spectateurs. Bryson a respecté la règle qui veut que seuls les terminales soient autorisés à participer. Il semble qu'ils attendent tous l'arrivée de l'homme du jour.

— C'est incroyable comme cette histoire de pari a du succès, constate Donny.

Au début, c'étaient surtout les filles de l'équipe de pom-pom girls et de l'équipe de foot qui invitaient Bryson à sortir avec elles. Puis les filles du cours de théâtre. Mais maintenant, le défi bat son plein et des gens qui n'ont aucun lien réel avec Bryson et ces activités l'invitent à sortir pour le plaisir.

— J'ai entendu Eric dire que s'il pouvait inviter Bryson à sortir, il le ferait, ajoute Priya.

J'essaie de ne pas réagir en entendant qu'un autre garçon veut inviter Bryson.

— Eric ? demande Donny. Le gay ?

Je suis presque sûr, genre à quatre-vingt-cinq pour cent, que Donny ne trouverait rien à redire au fait que je sois gay. En général, il semble vraiment soutenir la cause. Mais quand il dit des trucs comme ça, par contre, j'hésite.

Priya donne une tape sur le bras de Donny.

— Eric Ferguson, dit-elle. C'est comme ça qu'il s'appelle.

J'ai l'intention de le dire à Priya et Donny... après qu'on aura décroché notre bac. Je ne prévois pas de faire mon coming-out avant, parce que même dans une école avec des élèves qui s'assument et un club LGBTQ dynamique, « gay » n'en reste pas moins une étiquette. Peu importe qu'Eric soit le champion de l'État aux échecs ou même qu'il soit le fils de la principale adjointe. Tout cela est secondaire par rapport à sa sexualité. C'est le problème avec les étiquettes : elles ont tendance à vous coller comme un chewing-gum indésirable. Voilà pourquoi je tiens absolument à ne pas me faire étiqueter. Par-dessus tout, je refuse d'être Kai Sheridan, « le gay ».

Donny hausse les épaules.

— Bref, on n'a pas vraiment spécifié qu'un garçon ne pouvait pas proposer à Bryson de sortir avec lui, si ? Donc n'importe qui peut l'inviter, s'il en a envie.

Cette discussion autour du fait d'être gay a fait hurler mes sirènes d'alarme. Je m'efforce de ne pas bouger, de me fondre dans le décor.

— De toute façon, ça n'a pas vraiment d'importance, continue Priya. Je suis quasi sûre qu'Eric a un petit ami maintenant. Donc je suppose qu'on ne le saura jamais. (Elle regarde sa montre.) Je dois m'arrêter à mon casier avant l'assemblée.

Chaque lundi matin, une assemblée se tient dans l'auditorium de la Fairvale Academy, au cours de laquelle notre directeur nous fait les annonces de la semaine et récapitule les lauriers dont nos équipes sportives se sont couvertes. Ça ne me dérange pas, cela dit, parce que mon cours de théâtre de début de matinée a lieu dans le même bâtiment, si bien que je n'ai pas besoin de partir à la fin de l'assemblée. C'est très pratique.

— Ne sois pas en retard, je lui conseille.

— Oui. Je ne peux vraiment pas me permettre une retenue pour retard.

Priya lève les yeux au ciel. À la moindre contrariété, nos professeurs nous privent de nos pauses déjeuner, en guise de punition, et être en retard figure en haut de la liste. Pour des infractions plus graves, on se prend des points de blâme : à six points, on nous colle le vendredi après-midi. Et si vous en accumulez trente, vous vous retrouvez au lycée un samedi, en compagnie de la principale adjointe, Mme Ferguson.

— Bon, je vous rejoins plus tard, je lance. J'ai rencard avec la Grosse Bertha.

— Plus de soda. Tu en bois trop. Ça va te tuer.

— Oui, maman, je réplique à Priya.

— Laisse-le vivre, fait Donny.

— Permettre un mauvais comportement, c'est renforcer le problème, rétorque-t-elle en se tournant vers moi. On te garde une place.

Sur quoi, Priya tourne les talons, Donny dans son sillage. Je les envie. Je ferme les yeux une seconde et j'imagine Isaac m'accompagnant jusqu'à mon casier, faisant avec moi toutes les choses banales que fait un couple hétéro.

Je rouvre les yeux en soupirant. À en juger par la foule, il semble que Bryson soit en retard aujourd'hui. Je me dirige vers le distributeur automatique, qui est pris en sandwich entre deux rangées de casiers. Depuis que le conseil de l'école a lancé la « Grande Chasse au sucre », ce distributeur est le dernier de son espèce. Et je ne peux pas survivre sans ma dose quotidienne de sucre.

L'appareil est vieux et a besoin d'être réparé, mais les élèves redoutent de le mentionner de crainte que la Grosse Bertha ne soit la prochaine à passer à la moulinette. Pendant que je m'attaque à la machine, Shannon Flockhart et Natalie da Silva s'arrêtent devant le casier de Natalie.

— Il faut que ce soit cette semaine. Je dois être celle qui sort avec Bryson Keller aujourd'hui, dit Shannon. La date limite, c'est la semaine prochaine.

— Et si tu rates encore ta chance ? demande Natalie en baissant les yeux sur sa montre. Peut-être que quelqu'un lui a déjà proposé la botte.

— Impossible. Dustin dit que Bryson va arriver en retard aujourd'hui. J'ai juste besoin de l'attraper à la fin des premiers cours. J'ai tout planifié.

Shannon soupire et se penche pour chuchoter à l'oreille de Natalie, mais elle n'a jamais compris que « chuchoter » voulait en fait dire « baisser la voix ».

— Et comme ça, je pourrai avoir la touche finale de mon histoire. Un compte rendu de première main sur ce que c'est que de sortir avec le garçon le plus populaire : un regard en profondeur sur la culture des lycées privés et le phénomène du garçon « en vogue ». Le truc va certainement me faire sortir de la liste d'attente pour Stanford.

— Tu fais tout ça pour un bon article ? demande Natalie.

— Je peux me concentrer sur plus d'une chose à la fois : obtenir la matière de mon article, quitter la liste d'attente et gagner le cœur du garçon de mes rêves. J'ai tout planifié.

— Tu sais que c'est censé être un jeu, n'est-ce pas ? Il a bien précisé qu'il ne cherchait pas quelque chose de sérieux.

Enfin, après avoir reçu un coup de pied vigoureux, la Grosse Bertha libère ma récompense. Elles se retournent et me regardent, surprises. Piquant un fard, je me penche pour récupérer mon soda. Décidant que je ne constitue pas une menace, elles reprennent leur conversation. Je ne les espionne pas, je le jure.

— L'amour arrive quand on s'y attend le moins, objecte Shannon.

— Et donc ? Bryson et toi seriez parfaits l'un pour l'autre ?

— Oui, répond Shannon. Je l'ai su à la seconde où on s'est embrassés.

— En tant qu'amie, je pense qu'il est de mon devoir de te rappeler que c'était pendant une partie de jeu de la bouteille, autrement dit, ça ne compte pas à mon avis.

— Ça n'a pas d'importance. J'ai juste besoin de cinq jours pour montrer à Bryson Keller que nous sommes des âmes sœurs.

En secouant la tête, je laisse Shannon à ses fantasmes. Tout le monde a le droit d'en avoir. Après tout, dans le mien, Isaac et moi louons un studio à New York, adoptons

un chiot baptisé Dobby le chien d'intérieur et sommes vraiment très heureux ensemble.

La canette s'ouvre dans un « clic » satisfaisant. Je bois ma première gorgée quand Louise Keaton me percute et l'envoie valser. Le soda gicle partout, mais surtout sur moi.

— Merde ! je m'exclame, en regardant mon uniforme taché et dégoulinant.

Louise ne semble pas y prendre garde. Elle bavarde au téléphone.

— Quoi ! Tu as vu la voiture de Bryson ? Où ça ?

Brièvement, je me demande si c'est personnel, parce que Louise Keaton est mon ex-petite amie. Je ne suis même pas sûr de pouvoir l'appeler comme ça, vu que notre « relation » a duré moins de deux semaines. Je lui ai demandé de sortir avec moi quand je suis arrivé en seconde, pour m'intégrer. Tout le monde sortait avec quelqu'un, et Louise a dit que mes taches de rousseur lui rappelaient les étoiles. J'appréciais son âme poétique et j'ai donc fait le grand saut. Notre relation a été harmonieuse jusqu'à ce qu'on aille voir un film, le vendredi soir. Avoir à mentir à Louise quand on était en tête à tête, c'était trop pénible. J'ai donc rompu. Maintenant, si quelqu'un me demande pourquoi je ne sors avec personne, je mens et prétends que mes parents sont extrêmement stricts.

— Merci beaucoup, Louise ! je lui lance.

Elle a déjà filé dans le couloir et je me retrouve seul. Le devant de ma chemise me colle à la peau et je sens l'odeur du soda sur moi. Tout le monde commence à me fixer, si bien que j'en rougis. Faute de choix, je me dirige vers les toilettes les plus proches. La cloche sonne. Je vais être en retard à l'assemblée.

Je peux seulement espérer ne pas me faire prendre, parce que je ne peux pas me permettre de renoncer à ma

pause déjeuner – pas aujourd’hui. Il faut que je finisse mon script si je veux avoir une chance de respecter la date limite.

J’ôte mon blazer et desserre ma cravate. J’essaie de laver le plus possible de soda sur ma chemise blanche... Résultat : je finis trempé, avec l’odeur du Coca qui me colle encore à la peau. En examinant les dégâts dans le miroir, je comprends que je ne pourrai pas faire mieux. C’est donc agacé que je me dirige vers l’auditorium.

— Tu sèches l’assemblée, Kai, ironise la principale adjointe Ferguson.

Elle se tient à la porte de l’auditorium. Si ses cheveux sont du même roux éclatant que ceux de son fils, elle a aussi des lèvres pourpres qu’elle pince de mécontentement en m’examinant de la tête aux pieds.

— Que t’est-il arrivé, bon sang ?

— Désolé, m’dame. Quelqu’un m’a bousculé et je me suis retrouvé dans cet état.

— Hmm. Tu arrives en retard, dans une tenue négligée... (Elle examine ma mâchoire d’un œil soupçonneux.) Et pas rasé. Je vais devoir faire un rapport. Viens.

Je gémis. Je sais que je suis sur le point de recevoir mon tout premier blâme. Alors que j’emboîte le pas de la principale adjointe, je ne peux m’empêcher de maudire Louise Keaton et Bryson Keller lui-même.

Ce n’est pas ainsi que je voulais voir se dérouler mon lundi matin.